



**HAL**  
open science

## Les Géants dans Guiron le Courtois

Anne Martineau Martineau

► **To cite this version:**

Anne Martineau Martineau. Les Géants dans Guiron le Courtois. Danielle Buschinger. Médiévales. Études Médiévales, n° 9-10 (Actes du colloque international de Saint Riquier sur Nains et géants, les 8 et 9 décembre 2007), n° 9-10, Presses du Centre d'Etudes Médiévales de Picardie, 2008, Médiévales. Études médiévales, 2-901121-15-2. hal-03318148

**HAL Id: hal-03318148**

**<https://hal.science/hal-03318148v1>**

Submitted on 9 Aug 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Les Géants dans *Guiron le Courtois*

Anne Martineau  
(Université de Saint-Étienne)

Malgré la célébrité qui fut la sienne jusqu'à la Renaissance<sup>1</sup>, en dépit de travaux importants, dont celui, titanesque et fondamental, de Roger Lathuilière<sup>2</sup>, le roman arthurien en prose de *Guiron le Courtois*, œuvre d'un soi-disant *Helis de Borron*<sup>3</sup>, reste encore mal connu. La faute en revient à son gigantisme, au nombre de ses manuscrits, et surtout à la complexité de sa tradition manuscrite. La « version de base » est antérieure à 1240<sup>4</sup>. Mais elle a été remaniée et continuée jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle, aboutissant parfois à des œuvres fort originales.

La période temporelle qu'il couvre, elle aussi, est gigantesque. On l'appelle souvent le « Roman des pères », ce qui est commode mais réducteur. Car si les héros principaux en sont bien (par exemple), outre Guiron, les rois Uterpandragon (père d'Arthur), Méliadus (père de Tristan) ou Lac (père d'Érec), la narration, par le biais de *récits enchâssés dans le récit*, opère sans cesse des retours en arrière, au temps des aïeuls, des bisaïeuls, des trisaïeuls, voire bien plus loin encore dans le passé. Elle met aussi déjà en scène, vers la fin (ou au moyen d'anticipations), la génération des fils, des petits-fils, des arrière-petits-fils.

*Guiron le Courtois* est en effet l'ancêtre du « roman à tiroirs<sup>5</sup> ».

---

<sup>1</sup> En témoignent, notamment, 5 éditions imprimées : Anthoine Vérard (ca 1501), Petit et Lenoir (ca 1506), Michel Lenoir (1519), Galliot du Pré (1528), et Denys Janot (1532).

<sup>2</sup> Roger Lathuilière, *Guiron le Courtois. Étude de la tradition manuscrite et analyse critique*, Genève, Droz, 1966. Pour ne pas surcharger le texte en notes, nous signalerons en pleine page, en le faisant précéder de L.R., le numéro du paragraphe du livre de ce chercheur où est résumé l'épisode. Pour les transcriptions, les initiales R. L. ou A. M. indiqueront (en pleine page ou en note) si elles sont de lui ou de nous. Autres travaux importants : Eilbert Löseth, *Le Roman en prose de Tristan, le roman de Palamède et la Compilation de Rusticien de Pise, analyse critique d'après les mss de Paris* (Paris, Bouillon, 1890), et l'édition critique partielle du ms. Arsenal 3325 par Venceslas Bubenicek (*Guiron le Courtois. Le ms. Arsenal 3325, thèse dactylographiée, Paris-IV, 1985*). Le quatrième volume de notre thèse comprend de larges extraits de *Guiron* (centrés autour de personnages de nains), les uns tirés du travail de V. Bubenicek, les autres des mss BnF fr. 350, BnF fr. 355, BnF fr. 358, BnF fr. 5243, BnF fr. 112, British Museum Additional 36880 (L 3), de la *Compilation* de Rusticien de Pise et du *Melyadus de Leonnoys* imprimé par Denys Janot (Anne Martineau, *Les nains dans la littérature arthurienne française du Moyen Âge, thèse dactylographiée, Paris-IV, 1998 [4 tomes]*). Aux p. 210-228 de notre ouvrage *Le nain et le chevalier. Essai sur les nains français du Moyen Âge* (Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003, coll. « Traditions et croyances »), figure également une liste des nains de *Guiron*, accompagnée pour chacun d'un résumé de l'épisode où il apparaît, mss et folios étant chaque fois indiqués (une liste provisoire : nous en avons déjà relevé 36, et cette recherche sur les géants nous en a fait découvrir 5 autres !) Enfin, récemment, une équipe de chercheurs réunie autour de Richard Trachsler a publié des morceaux choisis de *Guiron* d'après le BnF fr. 350 (corrigé par les mss 338 et 355) : *Guiron le courtois. Une anthologie*, sous la direction de Richard Trachsler, éd. et trad. Sophie Albert, Mathilde Plaut et Frédérique Plumet, Alexandrie, Edizioni dell'Orso, 2004.

<sup>3</sup> Ce nom, fourni par le Prologue, est pure imposture (voir Lathuilière, *op. cit. sup.*, chap. II).

<sup>4</sup> Nous le savons grâce à une lettre de Frédéric II, le roi de Sicile, datée de Foligno, le 5 février 1240, dans laquelle il accuse réception de 54 quaternions du roman (*ibid.* chap. III).

<sup>5</sup> Que Miguel de Cervantes s'en soit inspiré pour son *Don Quichotte* est pour nous une certitude. Nous parlerons plus loin de ces savoureux personnages que sont les « chevaliers centenaires », lesquels préfigurent, autant par leur physique décrépît (mais les apparences peuvent être trompeuses), que par leur entêtement à mener l'existence aventureuse des chevaliers errants de jadis, le célèbre *Hidalgo Don Quijote de la Mancha*.

Travailler sur une telle œuvre présente donc plus d'un écueil. Si néanmoins nous l'avons prise aujourd'hui pour objet d'étude, c'est en raison de son nombre inouï de nains et de géants : quarante et un nains au moins, et des centaines, sinon des milliers de géants<sup>6</sup>.

Aucune autre œuvre arthurienne n'en comporte autant, *aucune*<sup>7</sup> !

Étudier tous ces « monstres » dans le cadre étroit d'une communication est impossible. Sans écarter totalement les nains de l'enquête (nous les évoquerons en contrepoint et souvent en bas de page, dans les notes), nous nous intéresserons aux géants, tâchant, autant que faire se peut, de distinguer chez eux entre aspects communs à toutes les versions et aspects propres aux seules versions tardives. Deux d'entre elles, notamment (celles du ms. BnF fr. 358, et du British Museum Additional 36673), témoignent de la perplexité de leurs auteurs devant certaines bizarreries des géants de la version de base, qu'ils ont tâché d'expliquer. Mais avant d'en venir à ce qu'ils ont inventé, présentons les géants de *Guiron* dans leur ensemble, en commençant par voir ce qui les distingue des héros. Cela ne va pas de soi, cette œuvre malicieuse bousculant nombre de conventions (et donc d'idées reçues chez les médiévistes).

\*\*\*

## I. Géants et héros : une distinction parfois délicate

Un géant devrait se reconnaître... à son gigantisme, dont nous avertit tout de suite son nom, lorsqu'il s'achève sur la syllabe *-on*, issue du suffixe augmentatif latin *-onu(m)* [la syllabe *-in*, qui termine souvent celui des nains, procédant au contraire du suffixe diminutif *-inu(m)*<sup>8</sup>], tels *Marmon*, *Nabon*, *Menedron*, *Noranton*, *Galbon*. Un critère nécessaire, mais pas suffisant.

### 1. Critères insuffisants

Francis Dubost, dans une thèse à juste titre célèbre, a montré que le gigantisme ne suffisait pas à faire le géant<sup>9</sup>. Il distingue entre les « colosses », œuvrant du côté du Bien<sup>10</sup>, et, du côté du Mal, entre « géants » et « grands chevaliers », remarquant qu'attirer l'attention sur la grandeur excessive d'un chevalier est un moyen pour l'auteur de suggérer son caractère démesuré, son *hybris*, sans pour autant faire de lui un monstre. Normalement, la trop haute taille est un indice négatif<sup>11</sup>. Seulement, dans *Guiron*, ce n'est absolument pas vrai.

---

<sup>6</sup> On y trouve 170 géants individualisés (et même 178, en incluant les cas problématiques que nous évoquerons bientôt). Un chiffre qui bondit à 943 dès qu'on prend en compte les chiffres fournis lors de batailles, et devient totalement incalculable quand il est question de régions entières tenues par des géants.

<sup>7</sup> Avant que nous ne commençons nos recherches de thèse sur les nains, le *Lancelot* en prose passait pour être le roman en comportant le plus grand nombre. Alexandre Micha, qui a édité cette œuvre, en avait oublié quelques-uns dans sa liste, en dépit de son extrême méticulosité. Nous les avons rajoutés, ce qui porte leur nombre à 31 (*Le nain et le chevalier*, éd. cit. *sup.*, p. 15-16, et 185-198).

<sup>8</sup> Voir l'*Index* des nains possédant un nom (*ibid.*, p. 255-256 et 262). On y relève (entre autres) ceux de *Frocin*, *Tidogolain*, *Banin*, *Groadain*, *Mobonagrain*, *Druïdain*, *Evadeain*.

<sup>9</sup> F. Dubost, *Aspects fantastiques de la littérature médiévale (XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles)*. *L'Autre, l'Ailleurs, l'Autrefois*, Paris, Honoré Champion, 1991 (2 tomes).

<sup>10</sup> Comme *Rainouart*, dans les chansons de geste du Cycle de Guillaume d'Orange, ou *Corineus*, chez Geoffroy de Monmouth (*ibid.*, tome I, chap. 19, II, 3).

<sup>11</sup> Voilà pourquoi, dans le *Chevalier de la Charrette*, Chrétien de Troyes signale la haute taille de Méléagant mais ne dit rien de celle de Lancelot, qui est pourtant forcément taillé en hercule.

### ***Tous gigantesques !***

Dans le roman, au contraire, plus un chevalier est grand, mieux c'est<sup>12</sup>. C'est la petite taille, et même la taille médiocre, le mauvais indice : Bréhus sans Pitié n'est pas gigantesque (pour ne rien dire des nains, même des nains « petits chevaliers », mis immédiatement « hors-jeu » par un tel critère d'excellence<sup>13</sup>). Narrateur et personnages s'accordent à juger de la valeur à la taille, les seuls d'un avis contraire étant des êtres méchants ou grotesques – et, bien sûr, des nains ! Certains gnomes y déclarent même leur haine des « grands ». L'un d'eux fait tourner le (gigantesque) roi Lac en bourrique :

« Et ge cuit certes tout vraiment que, tout einsint que vous estes plus grant d'un altre, estes vous plus malvais del tout. Tout grant vilains et tous ces grans chevaliers veom nous malvais toutes voies. Pour coi ge croi que vous soiés del tout malvais, et pour ceste raison veuill ge que vous ailliés vostre chemin et délivrés la nostre porte, qui n'est gaires plus grant de vous. Autant estes grant com ele est. Ce est annuis de vous veoir, tant estes grant. Hui mes soient a deables si grant chevaliers ! »

(A. M., ms. BnF fr. 350, f° 180 r° a)

Un autre, qui vient de décerner à Méliadus le titre de « Sire grant malvais », se lance dans un désopilant panégyrique des petits : « tuit li petit si sont bons » ; une affirmation contre laquelle le futur père de Tristan s'inscrit en faux, et avec véhémence :

« Non sont, en non Dieu, fait li rois, car tuit li nayn, qui sont petit, sont si malvais et si felons que ge n'en vi onques nul bons, et ce savés vos bien en vous meesmes. »

(A. M., *ibid.*, f° 203, r° a<sup>14</sup>)

Les héros de *Guiron* sont donc aussi grands que des géants. Ils le sont même jusqu'à la confusion (alors qu'aucun héros ne peut être pris pour un nain<sup>15</sup>). Les uns et les autres le savent et en jouent comme d'une ruse de guerre.

### ***Cas de confusions***

Un vieux chevalier raconte à Arthur comment, jadis, quatre géants se sont emparés d'un château : ils se sont faufileés subrepticement dans la foule réunie à l'occasion d'une fête (R. L., § 139). On en déduit donc que leurs têtes ne dépassaient guère. Les versions particulières iront jusqu'à imaginer des travestissements. Deux géants, déguisés en chevaliers errants, se font héberger dans un château par une vieille dame, qui ne réalise son malheur qu'au matin (ms. BnF fr. 363 ; R. L., § 270). Les héros leur rendent la pareille. Témoins Galehout le Brun et Guiron qui, une fois tué le géant *Fribault*, doivent s'occuper de ses frères, lesquels se sont retranchés dans leur forteresse. Guiron a l'idée de se faire passer pour *Fribault*. Il coiffe le heaume du géant, empoigne sa hache, et, ayant chargé sur son dos Galehout comme le ferait tout géant

---

<sup>12</sup> R. Lathuillière l'avait bien vu : « Tous sont grands et beaux et leur force physique garantit leur courage et leur vertu ; ils n'ont que mépris pour l'homme de petite taille et le tournent en dérision » (*op. cit. sup.*, p. 153).

<sup>13</sup> C'est une singularité de *Guiron* que d'avoir privé de leur force (à de très rares exceptions près) les nains « petits chevaliers » (*Le nain et le chevalier*, éd. cit. *sup.*, p. 31-32).

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 213-214, nains n° 5 et 7. Le gigantesque Méliadus s'amuse ici énormément à *asticoter* le nain, comme beaucoup d'autres héros du roman, qui les provoquent par pur plaisir.

<sup>15</sup> Mais il arrive qu'un nain soit pris pour un homme de taille normale, grâce à la technique comique du nain vu d'en bas (en contre-plongée, si l'on préfère). Les nerfs du roi Lac sont ainsi mis à rude épreuve par l'insolence d'un « home » placé « as creniaus » d'une tour, et auquel il a demandé des renseignements. Personnage et lecteur comprennent en même temps, lorsque le malappris bondit sur les créneaux en question : « il estoit nayn qui a lui parloit en tel manière » (ms. BnF fr. 350, f° 180 r° a ; A.M.) Ailleurs, un autre héros, *Helyan*, allongé sur l'herbe, voit arriver un chevalier dont l'attitude grossière l'étonne (et le lecteur aussi). Le malotru descend de cheval et, instantanément, tout s'explique : ce n'était qu'un chevalier « petit trop durement » (dans les romans arthuriens, la grossièreté des nains est en effet proverbiale) [ms. BnF fr. 350, f° 218 r° a ; A. M. ; voir aussi *Le nain et le chevalier*, éd. cit. *sup.*, p. 213-214, nains n° 5 et 8].

rapportant chez lui une proie, se présente, la nuit tombée, à la porte du château des frères de *Fribault*, qui n'y voient que du feu (ms. BnF fr. 358 ; R. L., § 216).

Dans les exemples donnés ci-dessus, les géants font semblant d'être des chevaliers, et les chevaliers se font passer pour des géants. On ne peut pas être à la fois l'un et l'autre. Eh bien, dans *Guiron*, si.

### ***Géants vilains et Géants chevaliers***

*Guiron* comprend deux types de géants : les « géants vilains » et les « géants chevaliers » (mais, après tout, la littérature arthurienne comportait depuis le XII<sup>e</sup> siècle deux types de nains : les nains roturiers et les nains « petits chevaliers », et même, pour certains, tel Guivret, « petits chevaliers » de la Table Ronde<sup>16</sup>). Le glissement de l'un à l'autre est tout simple, comme le montre l'histoire suivante. Uterpandragon a tué *Brun* le géant. Sitôt le roi parti, deux géants, les fils du mort, descendent de la montagne. Ils se font armer chevaliers, construisent une tour, et reprennent les « mauvaises coutumes » de leur père (R. L., § 18).

L'invention des « géants chevaliers », tels *Nabon* ou *Escanor*, semble avoir embarrassé les continuateurs<sup>17</sup>. *Nabon le Noir*, le félon seigneur du *Val de Servage*, est tantôt présenté comme un chevalier gigantesque, tantôt comme un « fel jayant<sup>18</sup> », et *Escanor* (un chevalier de la Table Ronde<sup>19</sup>), est dit tour à tour « Escanor le géant », « Escanor le Grand », « Escanor de la Montagne », voire « Escanor le Grand de la Montagne ». Or, en fonction des fluctuations de son surnom, le traitement qui lui est réservé varie. Dans une version, *Guiron* lui coupe un bras<sup>20</sup> : c'en est fait de lui (R. L., § 157). Dans une autre, où *Escanor* est plus chevalier que géant, ce même *Guiron*, après l'avoir assommé et lui avoir ôté son heaume, lui fait grâce en dépit de sa conduite abominable (R. L., § 198<sup>21</sup>). La clémence du héros est révélatrice : il n'épargnerait pas un *vrai* géant.

## **2. Critères pertinents**

Les héros de *Guiron* ne tuent pas de nains. Ils dédaignent même les punir, se remettant de ce soin à d'autres personnages, assortis aux gnomes en grotesque<sup>22</sup>. Ils tiennent les dérisoires « petits chevaliers » dans le plus profond mépris. Un seul meurt : *Guivrez li Petiz*, et de la main d'Arthur en personne (R. L., § 161<sup>23</sup>). Mais pourquoi ? Comment ? Nous ne le saurons jamais, le passage le racontant étant perdu.

---

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 17-20 et 37-43.

<sup>17</sup> L'embarras est visible quand le « géant chevalier » est hérité d'une tradition antérieure confuse (s'agissait-il au départ d'un nain ou d'un géant ?) *Nabon* fait penser à *Mabon*, l'enchanteur maléfique du *Bel Inconnu* (fin XII<sup>e</sup>), et à *Mabonagrain*, le très grand chevalier gardien du verger magique de la *Joie de la Cort* dans *Erec et Enide* (le rapprochement a été fait très tôt par Emmanuel Philippot, « Un épisode d'*Erec et Enide* : la Joie de la Cour ; Mabon l'enchanteur », *Romania*, XXV, 1896, p. 258-294). Cependant, dans le *Livre d'Artus*, *Mabonagrain* est le nom d'un seigneur nain (voir *Le nain et le chevalier*, éd. cit. sup., p. 206).

<sup>18</sup> « Vous avez bien oÿ ça arriere si comme le jayant avoit emprisonné en une vatee dont il estoit sire maint bon chevalier du royaume de Logres et des autres contrees ; [...] Val de Servage que Nabon le noir, qui moult estoit fel jayant, avoit estably » (R. L., p. 41, et § 289).

<sup>19</sup> Le ms. 350 le rend responsable du pourrissement de ses valeurs (il aurait, hélas ! fait école) : « Escanor le grant, qui compaignon fu de la Table Reonde, encommencha les felonnie del roialme de Logres » (R. L., § 4).

<sup>20</sup> Comme jadis Yvain le fit au géant Harpin de la Montagne (Chrétien de Troyes, *Le Chevalier au Lion*, Michel Rousse (éd.), Paris, Flammarion, 1990, coll. « GF-Flammarion », p. 240, v. 4238-4240).

<sup>21</sup> *Escanor* a supplicié, avec sadisme, une innocente demoiselle dont il est féroce jaloux.

<sup>22</sup> En particulier de désopilantes « demoiselles messagères », d'âge plus que respectable, aux appétits sexuels débridés, et dotées d'une poigne de fer (voir *Le nain et le chevalier*, éd. cit. sup., nain n° 22, p. 221).

<sup>23</sup> L'allusion au meurtre de *Guivrez* figure dans le ms. de l' Arsenal (n° 3325) qui, avec celui de Marseille, est le plus ancien : « ...celui chevalier q̄ Guivrez estoit appellez, del petit chevalier qe li rois Artus avoit ocis par tel aventure come nos vos avom conté e tout apertement devisé » (R. L., § 161). Cette version de la mort de *Guivret*

### ***Les géants : les adversaires par excellence des héros***

Les héros tuent les géants. En tuer un est même ce qui, dans *Guiron*, confère à un personnage le statut de héros.

### ***L'aune à laquelle se mesure leur valeur***

Des si nombreux personnages du roman, seuls tuent des géants ceux dont la gloire littéraire est intacte. Gauvain, dont l'image est dépréciée, n'en tue aucun<sup>24</sup>. Lancelot, Hector et Bohort, eux, si. Après le *Lancelot-Graal*, il n'y a plus assez de Bien en Gauvain pour terrasser le Mal qu'incarnent les géants.

## **II. Les Géants : un fléau**

À cette caractéristique des géants : la malveillance, deux versions particulières inventeront des exceptions, imaginant, dans le passé (un lointain passé), de bons géants, et même (dans un passé plus proche), un géant courtois. Mais ils sont morts. Les géants vivants sont tous nuisibles.

### **1. Malveillance des Géants**

*Guiron* prend néanmoins ses distances par rapport à la tradition arthurienne, qui le présentait comme des brutes aimant la viande et les plaisirs de la chair.

### ***Rareté des Géants gloutons et violeurs***

On se souvient de la princesse violée à mort par un géant, dans le *Brut* de Wace (ca 1155), et des deux géants du *Bel Inconnu* (fin XII<sup>e</sup>) : tandis que l'un tente de violer la pauvre *Clarie* (« A force foutre le voloit », dit crûment le texte), l'autre surveille placidement la cuisson d'un rôti<sup>25</sup>. L'abondance du garde-manger découvert par Tidogolain et Robert dans une « cave » donne la mesure de leur glotonnerie<sup>26</sup>.

Les géants de *Guiron* n'ont pas le formidable appétit de leurs ancêtres littéraires, sauf dans la version particulière du ms. *L 3* (British Museum Additional, 36673), où il ressurgit chez l'un de leurs descendants. *Segurans le Bruns*, un héros, que ce manuscrit donne pour le petit-fils d'une géante (R. L., § 259<sup>27</sup>), peut dévorer douze pains d'affilée (R. L., § 218), « viande a dis homez » (R. L. § 242) ; quant au géant *Fournault* du même ms. *L 3*, son nom suggère une gueule large comme un « four » (R. L., § 257).

Ils sont rarement violeurs, la plupart d'entre eux semblant même peu portés sur la chose (à la différence des nains, souvent obsédés et obscènes<sup>28</sup>). À plusieurs reprises, ayant le choix entre enlever une belle demoiselle ou un chevalier, le géant choisit le chevalier<sup>29</sup> ! En dehors de ce truand de *Trudet*, tous les géants violeurs figurent dans des versions particulières.

---

est totalement en désaccord avec celle qu'en donnait *La Mort le roi Artu* (voir *Le nain et le chevalier*, éd. cit. *sup.*, p. 199 et 222-223).

<sup>24</sup> D'après *Guiron*, son déclin aurait commencé après « l'assemblée de Galehout et del roi Artus ; il commit alors maintes grans vilénies et maintes grans felonniees que la Table Reonde achata molt chierement » (R. L., § 21).

<sup>25</sup> Renaut de Beaujeu, *Le Bel Inconnu*, Michèle Perret (éd.), Paris, Honoré Champion, 2003, p. 44, v. 705-723.

<sup>26</sup> « Trente pains », des « jambons salees », des « oissials cras », déjà tout rôtis, du bon vin, sans oublier vaisselle et linge de table (*ibid.*, p. 54, v. 901-906).

<sup>27</sup> C'est le seul. Le ms. BnF fr. 358 parle de son redoutable appétit mais ne lui attribue pas d'ancêtres géants. Celui de Florence (*F*) lui invente plaisamment un lien familial d'un autre genre : « il est frere au luef, car le luef devore quanque devant lui vient ! » (« le loup dévore tout ce qui se présente à lui ») [R. L., § 242].

<sup>28</sup> En particulier les nains n° 10, 19, 20 et 35 (*Le nain et le chevalier*, éd. cit. *sup.*, p. 215-216, 218-220 et 227-230).

<sup>29</sup> L'une des deux demoiselles n'est pourtant autre que Bloie, dont *Guiron* et *Danain* sont amoureux fous.

*Trudet* a établi sur ses terres un droit de passage qui est un droit de cuissage : toute demoiselle les traversant doit passer « une nuit en son lit ». Aucune honte ne lui est épargnée : on la renvoie le lendemain sur son cheval mutilé, pour que nul n'ignore que le géant a abusé d'elle (R. L., § 157). Dans une version particulière (ms. Paris, BnF fr. 363), deux géants violent les filles de leur hôtesse. Ce sont de vrais délinquants, des bandits de grand chemin qui, le reste du temps, s'embusquent dans la forêt pour détrousser les voyageurs (R. L., § 270<sup>30</sup>). Dans le même manuscrit, un autre géant, qu'escorte un nain (le seul nain de *Guiron* au service d'un géant), paraît avoir pour passe-temps favori d'enlever les belles demoiselles (R. L., § 275<sup>31</sup>). Pour les violer ? Adoart, un héros, l'expédie trop vite *ad patres* pour laisser au lecteur le temps d'en juger. Jamais, dans aucune version, nous ne sommes témoins, comme dans le *Bel Inconnu*, d'une agression sexuelle perpétrée par un géant. La seule tentative de viol décrite sur le vif est le fait d'un nain<sup>32</sup>. C'est une évidente *parodie* de scène de viol par un géant.

Plus rares encore sont les géants coupables de ce que F. Dubost nomme les « crimes majeurs », ceux qui enfreignent les tabous fondateurs de l'humanité : l'inceste, l'anthropophagie et le parricide<sup>33</sup>.

### **Rareté des Géants anthropophages ou parricides**

Aucun géant de *Guiron* n'éprouve de désirs incestueux (comme le *Gueant aux crins Dorez* du *Perceforest*<sup>34</sup>) et ce n'est que dans le *L 3* que l'on rencontre des géants anthropophages (mais ayant existé en des temps vraiment très, très reculés). On pourrait les croire cannibales, pourtant, à les voir (si souvent !) ramener leurs proies humaines en les chargeant sur leurs épaules, comme s'il s'agissait de gibier. Mais non : ils se contentent de les emprisonner. Deux géants seulement, deux frères, ont commis un parricide (et encore figurent-ils dans la version particulière du ms. BnF fr. 358) : les fils d'un courtois géant, gardien dévoué des terres du seigneur de *l'Eureux Chastel* (R. L., § 230). Mais, aux yeux de ses fils, c'était *lui* le monstre, puisqu'en acceptant de servir un humain il avait enfreint la loi fondamentale de leur espèce : le refus de toute soumission. Ni Dieu ni maître : telle pourrait être la devise des géants.

### **Géants sans Dieu ni maître**

Les géants de *Guiron* sont des rebelles, réfractaires aux valeurs féodales comme à toute espèce de loi, humaine ou divine.

Ils ne craignent pas les rois, ne reconnaissent pas leur autorité, tentent de s'y soustraire (tel ce géant venu à Kamaalot pour obtenir d'Arthur qu'il le dispense du tribut qu'il

---

<sup>30</sup> Ils ne font que « desrober » et « desmonter » les passants, dit la mère des victimes (R. L., *ibid.*). Le nom de *Fribault*, un géant du ms. 358, suggère chez lui aussi une moralité plus que douteuse : on y entend *ribault*. Mais, à notre connaissance du moins, il n'est pas violeur.

<sup>31</sup> Après avoir tué le géant et libéré sa prisonnière, Adoart et Sadoc rencontrent un chevalier qui cherche une autre demoiselle, sa cousine, également enlevée par le géant : il n'en était donc pas à son premier coup.

<sup>32</sup> Palamède, attiré par des cris de femme, au cœur d'un bois, arrive juste à temps : « Atant feri Palamedes chevas des esperons et vint la ou il avoit oï le cri. Si trouva que ce estoit .I. nain qui efforçoit une damoisele. Et quant Palamedes choisi le nain, il l'i escria : "Fuiiez, nain, que Deux vous envoie male aventure ! Lessiez la damoisele !" Mes onques pour ce le nain ne se vout souffrir, car il avoit la damoisele abatue a la terre desous li. Et la damoisele se desfendoit de tout son pooir, qui n'avoit cure de li, ne de son affaire » (*Compilation de Rusticien de Pise*, f° 405 v° b ; A. M. ; voir *Le nain et le chevalier*, éd. cit. *sup.*, p. 108 et 227, nain n° 35).

<sup>33</sup> Comme il le dit fortement (en dépit de la divertissante coquille qui s'est glissée dans le texte) : « Associé en outre, de près ou de loin, aux trois crimes majeurs [...], inceste, anthropologie (*sic*) et parricide [...], le géant réunit tous les aspects du mal universel » (*op. cit. sup.*, t. I, p. 627).

<sup>34</sup> Son projet est de « jesir » avec sa fille, *Galotine*, « si tost qu'elle sera en eage » (*Roman de Perceforest*, Gilles Roussineau (éd.), Genève, Droz, 1999, II<sup>e</sup> partie, t. I, p. 348, § 626).

lui doit ; R. L., § 37), sinon de se substituer à eux, comme *Brun* le géant, qui veut détrôner Uterpandragon (R. L., § 18)<sup>35</sup>.

Ils ne craignent pas Dieu. Dans un duel judiciaire, un géant se fait sciemment champion de la mauvaise cause, surtout s'il y trouve son compte, comme *Nabor* le géant, auquel le roi de Sorelois a promis d'avance les terres du seigneur légitime, qu'il veut déshériter (R. L., § 236-237).

Ils ne respectent pas Ses ministres. Alerté par des cris, Guiron surprend le géant *Ascanior le farrouche* emportant sur son dos un religieux (R. L., § 258).

Ils ne respectent pas les morts. Un autre géant voudrait profaner la tombe du roi d'Estrangorre et traiter sa dépouille de façon ignominieuse : « traire le cors sor terre [...] porter dusqu'a la terre dont il fu rois et d'illuec [...] trainer a la honte de tous cels del roialme, tant com les os de lui porront durer ensamble » (R. L., § 113). Un comportement en tout opposé à celui d'un nain, qui, chargé de garder une tombe, réagit avec véhémence à sa profanation par Lancelot<sup>36</sup>.

Ils méprisent les lois de la chevalerie. Au lieu de protéger la veuve, ils essaient, tel *Fortin*, de la dépouiller de son héritage (R. L., § 258), abusent de son hospitalité, violent l'orpheline (R. L., § 270).

Beaucoup d'entre eux, tapis dans les montagnes, opèrent régulièrement des coups de main dans la plaine, enlevant les hommes, les tuant quelquefois, mais, le plus souvent, se contentant de les emprisonner. Leur méfait le plus courant consiste à s'emparer d'une région pour y faire régner la terreur. Tantôt ils s'y installent en permanence, dans un château, y établissant de « mauvaises coutumes », tantôt (c'est de loin le cas le plus fréquent), sans quitter les hauteurs montagneuses, ils la rançonnent périodiquement, en lui imposant (tel jadis le Morholt d'Irlande à la Cornouaille vaincue) un tribut en vies humaines (auquel peuvent s'ajouter des objets de valeur).

L'existence des géants est une menace pour la société tout entière, d'où le devoir des héros de les éliminer. Mais comment faire ?

## 2. Comment les tuer ?

Avant même de les affronter, il faut prendre des précautions.

### *Précautions à prendre avant le combat*

Des précautions matérielles : descendre de cheval et engager la lutte à pied, ce que fait sagement Méliadus lors du combat contre le géant *Marmon* (R. L., § 27), faute de quoi, le félon géant tuerait aussitôt la bête (cela arrive à Guiron, dont un géant assomme le destrier d'un coup

---

<sup>35</sup> Les géants ont la manie de défier les rois, surtout Arthur : « l'Orgueilleux au manteau de barbes » du *Tristan* de Thomas (ca 1173) rêve de parachever son manteau, fait des barbes des rois qu'il a soumis, en ornant sa bordure de celle d'Arthur. Le bon roi vient à bout de l'outrecuidant, au terme d'un duel terrible qui dure une journée entière. Mais l'Orgueilleux laisse un neveu, géant comme lui, qui s'en vient à son tour défier le roi espagnol au service duquel s'est mis Tristan, banni par Marc. Lui seul ose l'affronter, et il l'extermine (*Tristan et Iseut*, Daniel Lacroix et Philippe Walter (éd.), Paris, Le Livre de Poche, 1989, coll. « Lettres gothiques », *Thomas. Le Roman de Tristan*, p. 369-373, v. 663-753). Le roi Rion des Iles (un ancien géant) réclame également sa barbe à Arthur (*Suite du Roman de Merlin*, Gilles Roussineau (éd.), Genève, Droz, 2006, § 71). Galehaut, « li fiex a la bele Jaiande », lui envoie aussi son défi. Mais ce prince courtois ne l'assortit pas d'une exigence aussi vulgaire (*Lancelot, roman en prose du XIII<sup>e</sup> siècle*, Alexandre Micha (éd.), 9 vol., Genève, 1978-1983, t. VII, ch. XLVI a, § 2, p. 440).

<sup>36</sup> « Si vint [s. e. Lancelot] a la lame e la lieve a quelque peine, car moult estoit grant a merveilles. Si voit dessoubz les draps d'une damoiselle qui estoient de samit jaune moult riche, et estoient encore tous les os presque tous entiers. Si regarda la, vit et cognut bien que ce avoit esté ou dame ou damoiselle de mout grant affere. Sy n'eust mie granment regardé la damoiselle que du chastel sailli ung nain lait et ydeux [...]. Si s'en vint droit regarder [Lancelot], si lui dist : "Sire chevalier, que faz tu la ?" », ms. BnF fr. 112, f<sup>o</sup> 68 v<sup>o</sup> b ; A. M.) [voir *Le nain et le chevalier*, éd. cit. sup., p. 19, 58-59, 73, 121, 226-227 ; nain n<sup>o</sup> 34]. Des liens étroits et anciens lient en effet les nains arthuriens au monde des morts, dont ils étaient les gardiens et les maîtres.



de massue ; R. L., § 205, note 1), et le héros pourrait se retrouver écrasé sous elle, mésaventure qu'aurait connue Galehout le Brun, s'il n'avait vite bondi de l'animal mourant (R. L., § 222).

Des précautions spirituelles. Les préparatifs religieux au combat contre un géant ne se rencontrent que dans le ms. 358. Averti par un ermite qu'il va combattre un « deable », Galehout le Brun se confesse, entend la messe et se recommande à Dieu (R. L., § 222). Avant d'affronter *Nabor* le géant, Brunor, le Bon Chevalier, « entend la messe, fait jurer à Mélianus sur le corps du Christ que sa cause est juste, invoque à genoux la protection de Dieu, fait le signe de la croix, baise le crucifix » (R. L., § 237<sup>37</sup>). C'est à noter, car, dans *Guiron* (R. Lathuillière l'avait bien vu), la spiritualité, sous toutes ses formes, brille par son absence : même la simple « assistance à la messe » semble « réservée aux occasions exceptionnelles<sup>38</sup> ». Dans le ms. 358, combattre un géant est donc une occasion exceptionnelle.

Ailleurs, les chevaliers ne revêtent pas les *armes Jhesuschrist* (pour parler comme dans les romans du Graal), les géants n'y étant pas donnés pour des diables. Ce sont des *vilains*, indignes de mourir d'une arme noble.

### ***Pas d'arme noble***

Pas d'épée : elle en serait à jamais souillée. C'est l'opinion de Fébus (R. L., § 113), de Galehout le Brun, qui refuse de combattre « tel vilain » de son épée (« car se ge ferus l'en avoie, ja mais ne la porteroie a mon costé » ; R. L., § 75), du Bon Chevalier (R. L., § 124) et de Guiron lui-même : « s'espee seroit avillee s'il en ochioit un vilain » (R. L., § 120). Un *vilain* se combat avec des armes de *vilain*.

### ***Armes et méthodes de vilains***

À mains nues (Galehout le Brun, Fébus ; R. L., § 75 et 113). Ou avec la propre arme du géant, si le chevalier parvient à s'en emparer. Sa massue (R. L., § 120, 124, 191). Un bloc de pierre : Méliadus en écrase un sous l'énorme *perron* avec lequel il l'avait défié et Ségurant renvoie à un autre le bloc monstrueux qu'il lui avait lancé, lui fracassant ainsi la tête (R. L., § 37 et 191, note 2). Sa hache de pierre<sup>39</sup> (ms. 358 ; R. L., § 216). Le Bon Chevalier nargue ainsi un géant *vilain*, serviteur du « fel jaianz Nabon le Noir » : « Vilain, vous estes mors [...], et de tes armes proprement, com vilain doivent morir ; il doivent morir de machue ou de vill arme et non mie d'espee » (R. L., § 124).

Pour vaincre les géants, les héros en sont donc réduits à se mettre à leur niveau (si l'on peut dire !) À employer la ruse, comme Galehout le Brun et Guiron, qui se déguisent en géants dans un épisode cocasse (ms. 358 ; R. L., § 216), et même Mélianus, le Bon Chevalier (dans le même ms.). En dépit des « armes Jesuschrist », il ne triomphe d'un géant qu'au moyen d'une astuce inspirée de celle du dernier des Horace : il feint d'être à bout de forces, épuise son adversaire à tâcher de l'achever, puis se retourne soudainement contre lui avec une énergie terrible (R. L., § 237). Dans certaines versions particulières, quelques géants sont si monstrueux que les héros n'hésitent pas à les combattre à plusieurs, tels le roi Ban, Bohort, Guiron et le Bon Chevalier. D'une phrase, le Bon Chevalier fait taire les scrupules de ses compagnons : il n'y a pas « vergongne d'aller sor lui tout ensemble » (R. L., § 247).

---

<sup>37</sup> Le Bon Chevalier exige ce serment de Mélianus, le combat contre le géant étant un duel judiciaire. Le géant, bien sûr, soutient la mauvaise cause (voir *supra*). Autre exemple : Guiron, ayant à en combattre deux, entend l'office divin, puis affronte le monstre cependant que la demoiselle pour laquelle il se bat prie pour lui. Le géant mort, elle se précipite à l'église rendre grâce au Seigneur (R. L., § 230).

<sup>38</sup> « L'auteur cite volontiers Robert de Boron mais il n'a pas ses préoccupations mystiques ; il fait de la Table Ronde une association purement laïque de chevaliers passionnés d'aventures et il n'accorde à ceux-ci aucun souci de défendre *Sainte Eglise*, voire de se soumettre à sa morale et à ses lois. Il donne aux pratiques religieuses une place très restreinte, sinon insignifiante » (R. Lathuillière, *op. cit. sup.*, chap. VIII, p. 142). On ne saurait formuler cette particularité de *Guiron* de façon plus spirituelle et plus juste.

<sup>39</sup> Dans la version de base. Certains géants des versions tardives ont parfois des armes de fer

L'ennui, avec les géants, c'est que plus on en tue, plus il en vient : dans *Guiron*, un géant en cache toujours un autre (et même souvent plusieurs).

### 3. Un fléau sans cesse renaissant

Les nains sont seuls. La plupart n'ont pas de parents. De parents nains et masculins, en tout cas, car certains ont des parentes, d'une féérique beauté<sup>40</sup>. Ce n'est même pas le cas de ceux de *Guiron*. Seul *Guivrez li Petiz* y a un parent - ou plutôt avait, car nous n'apprenons leur parenté qu'une fois *Guivrez* mort : le *Morhout*. Le *Morhout* aimait *Guivrez*, puisqu'il s'en prend aux chevaliers de la Table Ronde « por venchier la mort dou petit chevalier qe li rois Artus ocist de sa main » (R. L., § 178). Nous n'en saurons pas plus sur leurs liens familiaux.

Pour les géants, c'est tout le contraire : ils sont constitués en familles nombreuses et (dans la version de base) uniquement masculines.

#### *Des familles nombreuses*

Dans la première version, aucune géante. Elles n'apparaissent qu'indirectement, et de façon exceptionnelle. Dans un toponyme, d'ailleurs inexpliqué : « le perron de la jaiande » (R. L., § 37). Ou dans le surnom, traditionnel, de Galehaut, l'ami de Lancelot : « le filz de la Belle Jayande ». Même dans les versions particulières, elles restent rares. Les géants ont surtout des pères, des frères, des fils, des oncles et des neveux.

*Brun* le géant a deux fils (R. L., § 18) ; *Hebusan* a un frère et deux neveux (R. L., § 150) ; *Luces le Jayant* sept neveux (R. L., ms. 338 ; § 153) et un frère, *Menedron le blanc* (R. L., ms. L 3 ; § 260) ; *Trudet* le géant est le fils d'*Ascanior le farrouche* (R. L., § 258) ; *Fribault* a cinq frères (R. L., ms. 358 ; § 216), *Fortin* neuf (R. L., ms. L 3 ; § 258) ; *Siflacor le Roux* en a un, *Noranton* (R. L., § 259) ; *Maulant* est le fils de *Fournault* et le père de *Mauduit* (R. L., § 257). Simple florilège. Les géants anonymes, de loin les plus nombreux, sont presque toujours organisés en fratries. Ils opèrent à deux (R. L., § 114, 168, 191, 230, 257), à quatre (§ 115), ou à sept (§ 153). Les versions particulières, qui multiplient les noms pittoresques, pratiquent aussi la surenchère. On y trouve des fratries de dix géants (R. L., ms. L 3 ; § 258) et même de trente-trois (R. L., § 259)<sup>41</sup>.

Un géant solitaire ne l'est qu'en apparence. Ce n'est qu'un maillon d'une longue chaîne d'hostilité aux humains. Loin d'y mettre fin, chaque combat ravive la *faide*.

#### *Vendettas entre hommes et Géants*

Le lecteur en est souvent averti avant le combat. Lors de l'échange de menaces entre héros et géant sont rappelés les griefs de part et d'autre. Méliadus hait le géant *Marmon*, meurtrier d'un de ses parents (R. L., § 27). Inversement, au moment d'affronter Galehaut le Brun, un géant (anonyme) reconnaît en lui le fils d'Hector le Brun, qui jadis, dit-il, tua son père, ses deux frères, et manqua de peu le tuer lui-même (R. L., § 75). Le désir de vengeance perdure au-delà de la mort : le géant qui veut profaner la tombe d'un roi cherche à venger son père, tué par le défunt (R. L., § 113). Si bien que, pour chaque géant tué, il en surgit d'autres, plus nombreux encore : pour un père, deux fils (R. L., § 18), pour un oncle, sept neveux (R. L., § 153), pour un frère, neuf autres (R. L., § 258). Au fil des pages, le lecteur prend conscience qu'hommes et géants sont engagés dans une *vendetta* immémoriale, et qui ne semble pas près de s'éteindre, ce qui fait des géants un fléau sans cesse renaissant.

Si provisoire que soit toujours la victoire, les peuples et les rois délivrés tiennent à honorer la mémoire de leurs libérateurs.

### 4. Commémorations de la victoire sur un Géant

De telles commémorations remontent loin dans le passé.

---

<sup>40</sup> Voir *Le nain et le chevalier*, éd. cit. *sup.*, p. 22-28.

<sup>41</sup> Elles pratiquent aussi la mixité : ce groupe de 33 géants comprend 22 hommes et 11 femmes.

### **Inscription**

L'une date de l'époque de Fébus, le glorieux ancêtre de Guiron. C'est une simple inscription sur un pont, rappelant qu'en ce lieu « il occist en ung seul jour deux jayans en la presence du roy de Northumbellande » (R. L., § 270).

### **Monuments**

Les autres, plus récentes, prennent la forme d'édifices ou de monuments. Abbaye expiatoire, érigée à la demande d'Uterpandragon (R. L., § 18). Ou, sur l'ordre d'Arthur, le « perron » même ayant servi au duel, augmenté du poids en plomb du géant et assorti d'une inscription rappelant que « ceste est la prueve del roi Melyadus de Leonoyz » (R. L., § 37). Ce même Arthur, pour immortaliser la victoire de Guiron sur le géant *Hebusan*, son frère et ses deux fils, ordonne la réalisation d'un groupe sculpté monumental : « quatre ymages de coevre sordorees », grandeur nature, le héros tenant « ses piez en semblanse de segnorie desus les testes as jaianz », le tout accompagné d'un changement de toponyme : la fontaine où le combat a eu lieu se nommera désormais « fontaine de Guron le cortois » (R. L., § 150)<sup>42</sup>.

La commémoration peut même prendre l'aspect d'une fête anniversaire.

### **Fêtes anniversaires**

Pour célébrer leur libération, les habitants d'un château, naguère opprimé par quatre géants, invitent un an plus tard tous leurs amis à des réjouissances (R. L., § 139). Ceux d'*Oidelan* donnent même chaque année, depuis trente ans, une fête splendide : danses et caroles se déroulent devant un arbre richement orné d'étoffes précieuses ainsi que des écus des héros, auxquels (à défaut de pouvoir le faire aux héros eux-mêmes), sont prodiguées de grandes marques d'honneur (R. L., § 191).

On remarque que, plus on se rapproche des temps arthuriens, plus les commémorations gagnent en grandiose. Non sans raison : au fil du temps, la taille et la force des héros a décré, rendant encore plus difficile la victoire sur un géant.

## **III. L'irrésistible déclin de la race des héros**

C'est un point sur lequel toutes les versions s'accordent : les fils sont moins grands et forts que leurs pères, eux-mêmes beaucoup plus petits et faibles que ne l'étaient les leurs, et ainsi de suite en remontant dans le temps jusqu'à l'invincible Fébus.

### **1. Fébus<sup>43</sup>, l'aïeul mythique de Guiron**

Fébus, ainsi nommé pour sa resplendissante chevelure d'or, mais surtout parce que rayonnant soleil de la chevalerie, est partout donné comme l'ancêtre de Guiron et le plus prestigieux représentant de sa lignée : celle des *Bruns* (Il y a fort à parier que ce soit en raison de la célébrité de ce personnage romanesque que Gaston III de Foix-Béarn ait pris le surnom de « Fébus »<sup>44</sup>.) Si l'arbre généalogique de Guiron varie d'une version à l'autre, toutes sont

---

<sup>42</sup> On ne commémore pas la victoire sur un nain. Mais, dans l'épisode de la « salle aux images » de la *Tristram's Saga* (1226), traduction-adaptation en norrois par Frère Robert du *Tristan* de Thomas, le héros fait réaliser, par les artisans du géant Moldagog, qu'il a vaincu et soumis, et dans un ancien antre de géant, une sorte de temple en l'honneur d'Yseut. Elle y est représentée écrasant sous ses pieds le méchant nain-espion du roi Marc, exactement comme Guiron le fait ici pour les géants : « La statue se dressait sur la poitrine du nain exactement comme si elle l'avait mis à ses pieds, et il gisait sur le dos, comme s'il eût été en train de pleurer » (*La Saga de Tristram et d'Isönd*, trad. de Régis Boyer, dans *Tristan et Yseut. Les premières versions européennes*, pub. sous la direction de Christiane Marcello-Nizia, Paris, Gallimard, 1995, coll. « La Pléiade », p. 896).

<sup>43</sup> Selon les mss, son nom est orthographié avec « F » ou « Ph ».

<sup>44</sup> L'origine de ce surnom, qu'il s'est donné lui-même, a fait couler beaucoup d'encre et n'est toujours pas expliquée. On n'en a pas de trace écrite antérieure à 1360. Le comte de Foix venait alors d'accomplir plusieurs prouesses jugées chevaleresques, comme d'écraser, en 1358, la Grande Jacquerie de Meaux. Il massacra les *vilains*

unanimes à célébrer la gloire de Fébus<sup>45</sup>. Il était fort comme « Sanson » ou « Hercules » (R. L., § 213), beau comme « Absalon », vaillant comme « Hector de Troye » (R. L., § 257). Fébus était aussi grand et bien plus fort que n'importe quel géant. Ses exploits en témoignent.

### ***Le plus fort des Tueurs de Géants***

Trouvant un jour un géant essayant en vain d'ouvrir une tombe, la pierre fermant le sépulcre étant trop lourde pour lui, Fébus commença par le *gaber* : « Ele est trop pesans a toi, car tu n'es pas hom de force ne de pooir », puis il leva la dalle, la remit en place, et régla dédaigneusement son compte au géant, d'un seul coup de poing (R. L., § 113). Fébus était plus rapide qu'eux et meilleur lutteur. À la cour du roi de « Norhomberlande », il releva le défi d'un autre, une épreuve de « legeresce » : rattraper à la course une balle d'or. Fébus gagne. Il propose à son tour au géant une épreuve, de force cette fois (une sorte de combat de catch). Le géant tente de le ceinturer. Fébus, d'un bond, esquive la prise, puis saute à son tour sur le géant auquel il fait « le visage hurter a terre » avant de le « drech[ier] contre mont » - un exploit qui devait d'autant plus amuser les lecteurs du temps que, dans les romans antérieurs, ce sont les nains que les héros traitent ainsi : ils les empoignent et les soulèvent « contremont » avant de les « flatir »<sup>46</sup>. Comme le géant n'apprécie pas ses railleries (Fébus le renvoie s'asseoir, en assortissant cet ordre d'un méprisant « sire vassal »), et le frère du géant encore moins, il tue d'abord ce frère, d'un coup de poing : « Veoir poés », dit-il au roi de « Norhomberlande », « que ge l'ai mort com s'il fust un garçon petit », puis l'autre géant, et toujours avec la même désinvolture (R. L., § 114).

Les récits en question étant faits par un très très vieux chevalier devenu ermite, on pourrait le soupçonner de radotage si l'auteur ne produisait une pièce maîtresse à l'appui de ses dires : le corps même de Fébus. C'est le célèbre épisode de la « Caverne des Bruns ».

### ***Le témoignage de la « Caverne des Bruns »***

Les lecteurs de jadis ont adoré cette histoire (en témoigne le nombre de fois qu'elle a été copiée, traduite ou adaptée<sup>47</sup>). La « Caverne des Bruns », une ancienne caverne de géants, jadis conquise par Fébus sur quatre d'entre eux, sert de nécropole à la famille des Bruns (une sorte de basilique Saint-Denis ou d'abbaye de Fontevraud, mais souterraine et secrète). Sont conservés dans cette hypogée, veillés par ceux de leurs descendants qui se sont retirés du siècle, les corps embaumés de Fébus et de ses fils. La longévité même de l'ermite-gardien, qui n'est autre que le grand-père de Guiron, est une preuve supplémentaire de la force de sa race. Il est

---

qui assiégeaient, dans le marché de la ville, de très nobles dames, au nombre desquelles la Dauphine Jeanne de Bourbon (voir Pierre Tucoo-Chala, « Origine et signification du surnom de Gaston III de Foix, dit "Fébus" », *Annales du Midi*, 1954, tome 66, n° 25, p. 61-69). Par ailleurs, si Gaston III était un grand chasseur devant l'Éternel, c'était aussi un lettré, écrivain lui-même, et amateur de romans de chevalerie. La preuve en est qu'il avait baptisé les précieux lévriers à lui offerts par Froissart, lors de son voyage en Béarn, « *Tristan, Hector, Brun* et *Rolland* » (*ibid.*, p. 66 ; nous soulignons). Il est tout de même curieux que trois des quatre portent le nom de héros particulièrement prestigieux de *Guiron le Courtois*. Enfin, Fébus, le personnage de *Guiron*, est présenté dans le roman comme un aussi grand chasseur d'ours que le très réel comte Fébus de Foix l'était. Autant d'indices que pourrait renforcer la présence d'un, voire de plusieurs exemplaires de *Guiron* dans sa bibliothèque. À condition de pouvoir la reconstituer, bien sûr, car elle a connu bien des vicissitudes ! (Voir Paul Meyer, « Inventaire des livres de Henri II roi de Navarre », *Romania*, 1885, tome 14, n° 54, 1885, p. 222-230.)

<sup>45</sup> Les versions particulières surenchérisent sur sa force prodigieuse, le présentant, dès son plus jeune âge, comme un exterminateur de monstres. Dans le ms. *L 3*, il tue même un Cyclope ! « Et quant il est venus jusques aux degrés, sy voit le jayant qui a l'uys de la salle l'actendoit, si bel et sy bien armé qu'il n'y failloit riens. Et touttefois, combien qu'il fust grant a desmesure, si n'avoit il que ung oeil au front » (A.M., f° 15 v°). Un beau paradoxe, puisque ce monstre à l'œil unique est censé servir d'Argus !

<sup>46</sup> Voir *Le nain et le chevalier*, éd. cit. *sup.*, p. 29-30.

<sup>47</sup> R. Lathuillière, chap. VIII, p. 140.

très fort, très grand, bien plus que Bréhus, qu'une succession de hasards ont amené dans cette grotte, auquel il dit son mépris pour sa petite taille, et par les yeux duquel nous la découvrons.

Bréhus y admire le corps de Fébus, constate *de visu* son gigantisme, reste stupéfait devant la grandeur, prodigieuse, du heaume, de l'épée, de l'écu du mort. Dans d'autres salles de cette étrange crypte, il contemple les corps, presque aussi immenses, de ses fils, des armures monumentales, une « maçon de coivre si grant estrangement et si pesans » qu'il ne parvient même pas à la bouger (R. L., § 115).

Depuis l'époque de Fébus, taille et force n'ont en effet cessé de diminuer.

## 2. Le rapetissement de la taille des héros

Le plus souvent, l'auteur place ces remarques dans la bouche de chevaliers taillés sur le modèle de l'ermite, c'est-à-dire de robustes guerriers centenaires.

### *Le témoignage des chevaliers centenaires*

La mémoire, l'existence même, et, pour certains, la force physique intacte de ces centenaires attestent de la supériorité des preux de jadis. Car tous ne se sont pas retirés du siècle, comme l'ermite. Il est vrai que quelques-uns, fort branlants et qu'un souffle renverse, mais toujours aussi avides de prouesses, sont les ancêtres littéraires directs de Don Quichotte. D'autres, en revanche, toujours par monts et par vaux, continuent la vie errante de la chevalerie d'antan, en multipliant les victoires. Bréhus sans Pitié, qui s'était permis de railler l'allure décrépite d'Hélyanor de la Montagne, « un des plus anciens chevaliers q'orendroit soient en la Grant Bretagne », un vivant « testament », osant l'apostropher du terme de « jovencel », l'a appris à ses dépens (R. L., § 140)<sup>48</sup>.

De l'avis de l'un d'eux, quarante compagnons d'Arthur n'auraient pas fait le poids devant seulement six chevaliers d'Uterpandragon (R. L., § 138). Un autre chevalier vieillard, grand et sec, admire en connaisseur la forte carrure de Guiron : elle lui rappelle un peu, dit-il, celle des preux de sa jeunesse, de Galehout le Brun en particulier, bien que, s'empresse-t-il d'ajouter, Hector le Brun, le père de Galehout, fût encore « plus corsus et plus menbrus » (R. L., § 100). Un sentiment partagé par l'ermite, grand-père de Guiron. Cet ancien chevalier, presque *deux* fois centenaire, exprime des doutes sur la valeur des chevaliers actuels. Jouant sur le double sens des adjectifs « grand », « haut » et « petit », il affirme avoir connu « tel tens que molt estoient de plus haut affaire et de greignour chevalerie li chevalier qui lors estoient que ne sont cil qui armes portent orendroit ». La valeur d'un homme se devine à sa taille. Or s'il en juge par celle de Bréhus (qui pourtant s'estime satisfait de la sienne), les preux d'aujourd'hui ne doivent pas valoir grand-chose : « donc ne porroient valoir vo chevalier, se petit non, car chevalier qui est si petis com vous estes ne porroit, ce m'est avis, feire trop grant fait puis que ce vendroit au grant besoing » (R. L., § 111). Et de fournir la preuve de sa vigueur en soulevant sans effort la pesante « maçon de coivre » que Bréhus n'était même pas parvenu à ébranler.

Autre preuve de la dégénérescence de la race : les difficultés croissantes des héros à terrasser les géants.

---

<sup>48</sup> Chevaliers centenaires débiles, et chevaliers centenaires invincibles coexistent dans les mêmes manuscrits. Juste après que Bréhus a été humilié par le très vieux mais très vaillant Hélyanor de la Montagne, et qu'il cherche à passer ses nerfs sur quelqu'un, il croise une belle demoiselle, escortée par un nain, un chevalier centenaire (« un chevalier si viell q' povoit bien avoir sanz faille .C. anz d'aage »), et ce poltron d'Héonor de la Sylve. C'est dire si la jeune femme est bien protégée ! Bréhus vient à bout d'Héonor au premier choc, et il désarçonne ensuite le centenaire si « feleneusemant » (brutalement) qu'il manque le tuer : « au cheoir qu'il fait, petit s'en faut qu'il ne se rompise le col. Et il gist ilec au travers dou chemin com se il fust mors » (ms. British Museum Additional 36880, f° 217 v° b, et f° 218 r° a, A. M.) [Voir aussi *Le nain et le chevalier*, éd. cit. *sup.*, p. 220, nain n° 21].

### 3 - Difficultés croissantes du combat contre un Géant

Bien sûr, il reste des colosses, tel Méliadus, le père de Tristan. Il releva un jour le défi d'un géant : transporter, sur une distance de cent toises, un « perron » monstrueux. Le géant passa le premier l'épreuve, « mes il fu de celui fet si durement grevés que li sans li sailli par mi le nes ». Méliadus, à son tour, empoigne la pierre et la soulève... avec le géant dessus ! À la fin, il l'écrase dessous par surprise (R. L., § 37). Méliadus pesait très lourd : le géant *Marmon*, qui l'avait capturé et l'emportait sur son dos, dut le reposer, essoufflé (R. L., § 27). Pour un peu, Méliadus paraîtrait aussi fort que Fébus, n'était que jamais un géant n'aurait pu se saisir de Fébus et que Fébus, pour tuer un géant, n'aurait jamais eu besoin de lui livrer vraiment bataille, encore moins d'employer la ruse, comme Méliadus pour le géant au « perron ».

Tout petit déjà, Fébus chassait les ours et les lions. Il n'avait pas vingt ans que déjà sa réputation de tueurs de géants était faite. Mais, à l'époque de Guiron, tuer un géant outrepassait les forces d'un jeune homme.

#### *Tuer un Géant : une tâche d'homme mûr*

C'est l'avis de Galehout le Brun, ami et compagnon de Guiron (un compagnon nettement plus âgé : il a soixante ans quand il prend le petit orphelin sous son aile). À deux reprises, il intervient dans un combat pour le protéger. Un jour que Galehout se promenait dans la forêt, un géant survint et, profitant du sommeil de Guiron, enleva une demoiselle. Réveillé par les cris, Guiron se lance à sa poursuite. Galehout, revenu entre-temps, court à l'aide de Guiron, qu'il trouve presque mourant. Il expédie le géant d'un coup de poing, puis tâche gentiment de reconforter l'adolescent, honteux et dépité : il ne connaît pas de « baceler » aussi brave que lui ; si Dieu lui prête vie, il accomplira de grandes prouesses ; raison de plus pour ne pas s'exposer inutilement : il est encore trop « tendre » et « enfant » pour affronter « tel houme » qu'un géant : « Confortés vous, n'aiés honte ne vergoigne del fait del jaiant ! » (R. L., § 75). Sa seconde intervention est encore plus énergique : il écarte brusquement Guiron, qui depuis une heure combattait l'un de ces monstres sans en venir à bout. À nouveau, le géant tué, Galehout s'efforce de consoler son jeune ami. Plus tard, il accomplira des prouesses, mais il est un peu tôt pour s'en prendre à un géant ; il n'a agi ainsi que pour lui épargner « déshonneur, blessure ou mort » (R. L., § 216).

#### *Séquelles d'un combat contre un Géant*

Le fait est que les héros des dernières générations sortent rarement indemnes d'un combat contre un géant. Ils sont épuisés, grièvement blessés, leur convalescence est longue. Arthur doit garder le lit deux mois (deux ans, selon trois mss ; R. L., § 21, note 1). Guiron ne peut plus chevaucher de deux mois (R. L., § 191 ; note 4). À l'issue d'un combat particulièrement dur, il reste deux semaines dans le coma (R. L., § 230). Parfois, ils en gardent des séquelles : après son duel contre Brun le géant, Uterpandragon « ne fu puis de si grand pooir com il avoit devant esté, ne puis ne pot armes porter si esforchiement com il fesoit devant » (R. L., § 18). D'ailleurs, il mourut peu après.

#### *Des Géants plus rusés que leurs ancêtres*

Pour tout arranger, alors que la force des héros allait déclinant, la ruse de certains géants s'accroissait en proportion. Les géants chevaliers, qui disposent de géants *vilains*, d'autres chevaliers, et même de perfides demoiselles pour complices<sup>49</sup>, sont plus dangereux que les autres. Aucun ne tue un héros, mais plusieurs en capturent, et non des moindres. Le Bon Chevalier ne redoutait pas les géants : il l'avait fait savoir en termes dédaigneux à *Nabon le*

---

<sup>49</sup> *Escanor* opère avec sept demoiselles qui feignent d'être en détresse (R. L., § 155-156). Pour cette nouveauté, l'auteur s'est visiblement inspiré des brigands des romans des siècles précédents, lesquels se font aider par de redoutables demoiselles, elles-mêmes souvent secondées par des *nains*, qui ne le sont pas les moins dangereux de la bande (voir *Le nain et le chevalier*, éd. cit. sup., p. 46, 52, 61, 78, 102, 171-172, 177, 181-182, 231 et 258).

*Noir*, seigneur du « Val de Servage » : « se ge le truis en plain camp et il n'ait en sa compaignie fors que trois ou quatre jaians, se il ne me laisse la teste en gages en leu de sen servage ou il met les chevaliers estranges, ge veull qu'il me trence la moie » (R. L., § 122).

*Nabon* se garde bien de l'affronter « en plain camp ». Il l'attire dans un piège, grâce à une demoiselle, l'emprisonne et l'affame : le Bon Chevalier devient fou. À cause des rusées demoiselles du géant *Escanor*, Gauvain, Bliobéris et même Méliadus sont faits prisonniers. Méliadus est torturé. Car les géants chevaliers ne sont pas juste méchants, ils sont sadiques (R. L., § 156). Guiron (c'est tout dire !) fut si longtemps retenu dans les geôles de *Luces* le géant qu'on le crut mort. Les circonstances de sa capture, la durée de sa détention (sept ans pour les uns, dix pour d'autres), et les conditions de sa libération sont obscures (R. L., § 102, 153, 260). Seul point certain : il fut pris par « mauvais barat » (« déloyale tromperie » ; R. L., 153).

Les versions de *Guiron* s'accordent donc toutes sur un fait : entre hommes et géants, c'est la guerre. Mais qui sont les géants ? Que font-ils en Grande-Bretagne ? Sur ces derniers points, d'une version à l'autre, les explications varient.

#### IV. Mythologies

La version de base ne consacre pas de développement à expliquer leur présence. Elle s'inscrit dans le droit fil de Geoffroy de Monmouth et de Wace qui les montraient déjà là lors de l'arrivée de Brutus. C'est-à-dire depuis très longtemps.

##### 1. De très vieux occupants de la Grande-Bretagne

Des toponymes en témoignent.

##### *Traces de présence ancienne*

Si des noms aussi inquiétants que le « Mont Felon » (R. L., § 191, note 2), le « Fellon Passage » (R. L., § 187), la « foreste gaste de Camerlide » (R. L., § 191, note 4), le « pas dou perilleux joians » (R. L., § 247) s'expliquent par la présence effective en ces lieux de géants nuisibles, d'autres toponymes, inexpliqués, attestent d'une occupation immémoriale.

Mystérieux « perron de la jaiande » (non loin de *Kamaalot* ; R. L., § 37), « Château du Pin du Géant » (R. L., § 30), « Pont du Géant » (R. L., § 226), « Forêt du Géant » (R. L., § 279), où ne subsiste plus aucun géant (*Guiron* ne comporte qu'un toponyme lié aux nains : la « Forêt du nain » ; R. L., § 276 et 279). Parfois, l'auteur ouvre une perspective temporelle, évoque un château bâti par eux au temps de Joseph d'Armathie (et toujours occupé par un géant, *Asue* ; R. L., § 253). Ou bien il nous apprend que la lugubrement nommée « Montagne de Sang », repaire du géant *Hebusan* et de ses parents, doit son nom à une très vieille bataille (R. L., § 147). Entre qui livrée ? Des hommes et d'autres géants ? C'est probable, car, nous l'avons vu, ils reviennent toujours à l'endroit d'où on les avait chassés. Ils réoccupent les lieux, reprennent les activités (malfaisantes) de leurs pères, réutilisant ce dont ils s'étaient servis, tel ce géant employant le « perron » nommé (on ne sait ni par qui, ni pourquoi, ni depuis quand) « de la jaiande » à faire une démonstration de sa force (R. L., § 37).

Francis Dubost les dit « sédentaires<sup>50</sup> ». Ceux de *Guiron* sont même casaniers.

##### *Des êtres casaniers*

Ils le sont encore plus que ceux de la littérature arthurienne ancienne, qui fait parfois allusion à des déplacements d'un continent à l'autre. Chez Geoffroy de Monmouth, le cercle de pierres magiquement transporté par Merlin à Stonehenge est un ancien « Cercle de Géants ». Il se dressait autrefois sur le mont Killara, en Irlande. Mais les pierres n'en provenaient pas, les

---

<sup>50</sup> *Op. cit. sup.*, p. 597-599.

géants les ayant rapportées « du fin fond de l’Afrique<sup>51</sup> ». Au cours d’un voyage ou d’une migration ? d’un grand « *Out of Africa* » des géants ? La *Tristram’s Saga* aussi (1226) parle d’un géant venu d’Afrique, ce réservoir de monstres, et exerçant maintenant ses ravages « aux dépens des gens de Bretagne », jusqu’au « mont de Michaelis<sup>52</sup> ».

*Guiron* ne fait pas état de voyages sur d’aussi longues distances, même dans les versions particulières. *Fribault* et ses frères arrivent d’« Irlande la Sauvage » : ce n’est pas l’autre bout du monde (ms. 358 ; R. L., § 216). D’instinct, dirait-on, ils gagnent les montagnes.

### **Les fils de la Montagne**

Les géants de *Guiron* aiment les lieux sauvages. En témoignent les toponymes de « Foreste gaste », « Noire forest », « Plaine des neiges » (R. L., § 191, notes 2 et 4 ; § 202, note 1). On trouve aussi quelques géants insulaires, sur « l’Isle Desvee », dans les « Isles Mescongneues » (R. L., § 230 et 257), mais peu, et juste dans les versions particulières (mss 358 et British Museum Additional 36880)<sup>53</sup>. Leur habitat de prédilection, partout ailleurs, ce sont les montagnes.

Ou plutôt La Montagne, presque toujours au singulier et avec l’article défini, comme s’il s’agissait d’une entité. Elle reçoit parfois un qualificatif ou un complément, plus subjectif que descriptif : le « Mont Felon », la « Montagne de sang » (R. L., § 147 et 191, note 2). Une version particulière parle de fantastiques « Roches Indoises » (ms. British Museum Additional 36880, R. L., § 259) adjectif où nous verrions, plutôt qu’une indication géographique (= « des Indes » : un autre réservoir de monstres), une poétique notation de couleur. Des « Roches indigo, violettes » - ou plutôt perçues comme telles par l’œil, à cause de leur éloignement. Mais, en général, la Montagne est toute proche. Elle surplombe la plaine, la ville, le château où vivent les hommes, sous sa menace permanente. Le récit des exactions des géants commence presque toujours de la même façon : un géant, deux géants, trois géants, six géants (*ad libitum*) « descendent de la montagne » (ce qui constitue une belle originalité par rapport à ceux qu’a étudiés F. Dubost<sup>54</sup>). Ils viennent pour asservir la contrée, la réasservir, en remplaçant le géant mort, ou, plus souvent encore, celle-ci leur étant déjà soumise, réclamer aux hommes leur tribut (R. L., § 18, 75, 114, 139, 191, 216, 222, etc.) Ils y ramènent leurs proies et, en cas de danger, y cherchent refuge (R. L., § 253).

À voir, pour chaque géant tué, en surgir toujours de nouveaux de La Montagne, le lecteur en vient à se demander si elle ne serait pas pour eux bien plus qu’un habitat. Une matrice, une mère, la Mère suprême des géants et la Géante suprême (celle dont ils « descendraient », à tous les sens du terme). Une hypothèse ouvrant des perspectives mythologiques, que semble corroborer la périodicité de leurs agressions.

### **D’anciens dieux-ours ? Des forces de la nature divinisées ?**

Pour quelques géants agissant sous le coup de l’impulsion, la plupart sont réglés comme des horloges. Ceux qui prélèvent un tribut l’exigent à dates fixes (que les populations opprimées connaissent et attendent dans la terreur). Une version particulière parle d’une fois par mois (R.

---

<sup>51</sup> Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, trad. Laurence Mathey-Maille, Paris, Les Belles Lettres, 1982, coll. « La Roue à Livres », p. 184-185, § 128-129.

<sup>52</sup> *La Saga de Tristram et d’Isönd*, éd. cit. *sup.*, p. 893-894.

<sup>53</sup> Exception faite, bien sûr, pour Galehaut, l’ami de Lancelot, dont l’auteur ne pouvait supprimer le surnom, traditionnel, de « sires des Estraignes Illes » (Roi des Îles Lointaines), sous peine de le voir confondu avec son (quasi) homonyme : Galehout le Brun, l’ami de Guiron. De telles confusions se sont pourtant produites (voir la *Table des noms propres* établie par R. Lathuillière, p. 557-558).

<sup>54</sup> Pour lui, le géant, dans ses agressions, se déplace *de bas en haut* : il « monte » vers le héros placé, lui, sur une hauteur. C’est là le signe qu’il s’agit d’un monstre venu de l’abîme, où le héros, d’ailleurs, le renvoie (*op. cit. sup.*, p. 602). Les géants de *Guiron* font tout le contraire : ils se déplacent *de haut en bas*.



L., § 222 ; ms. 358), mais, partout ailleurs, c'est une fois par an. Et *jamais* lors d'une date du calendrier arthurien traditionnel (comme la Pentecôte ou l'Ascension).

Souvent, il gèle. Trois jours avant la « fin d'outovre », sur une montagne couverte de neige, Guiron sauve Danain d'un géant (R. L., § 119-120) ; il affronte *Escanor* par un temps épouvantable, dans le froid et la neige (R. L., § 198) ; Méliadus tue le géant *Marmon* en hiver, dans le *Norgalles* tout enneigé (R. L., § 27) ; Galehout le Brun en abat un autre dans la « Plaine des neiges<sup>55</sup> » (R. L., § 202, n. 1). Début février, la veille de la Chandeleur, alors que le « fret » est « grant et merveilleux » et la neige « haute de deux pieds », un géant vient à Kamaalot, non, pour une fois, exiger un tribut, mais tâcher de faire abolir le sien (R. L., § 37). Cette date n'a rien d'anodin. Comme l'a montré Michel Pastoureau dans un bel ouvrage, la *festa candelarum* fut instaurée au V<sup>e</sup> siècle par le pape Gélase pour tâcher d'en remplacer une autre, dont l'origine se perdait dans la nuit des temps : la grande fête des ours des cavernes<sup>56</sup>. Des titans de près de quatre mètres de haut pour une masse pouvant atteindre six cents kilos, capables de déplacer d'énormes rochers, de briser des arbres d'un seul coup de patte, que nos ancêtres préhistoriques, dans toute l'Europe, ont adorés et craints comme des dieux<sup>57</sup>.

Les géants de *Guiron* attaquent aussi avec l'arrivée des chaleurs. Le 1<sup>er</sup> mai (R. L., § 139, 191, 253 : géant *Asue*). Une fête ancienne dans l'histoire de l'humanité, mais que le Moyen Âge a diabolisée : c'est durant la nuit du 30 avril au 1<sup>er</sup> mai qu'a lieu, sur la montagne, le grand sabbat des sorcières, la *Walpurgisnacht* allemande. D'autres attaques se produisent à la fin du mois de mai, lors de la « fête de Vénus » (R. L., § 113-114), ou en juin (R. L., § 216 ; géant *Fribault* et ses frères), et l'une précisément le 24 juin, jour de la Saint-Jean. La chaleur est telle que Guiron et Galehout le Brun ont dû s'arrêter pour boire et s'abriter. Alors, un géant descend de la montagne (R. L., § 75). Ce qui suggère encore une autre interprétation.

Cette dernière date coïncide avec celle du solstice d'été, quand le soleil est à son apogée. Elle eût ravi Henri Donteville, qui voyait dans les géants d'anciens dieux solaires<sup>58</sup>.

Face à la terrible Montagne se dresse parfois un petit ermitage ou un monastère, comme un défi du Dieu nouveau aux anciens dieux (R. L., § 18 et 222). La fête commémorant la mort de deux géants du 1<sup>er</sup> mai aurait, elle aussi, retenu son attention : c'est l'hiver, il neige, mais les hommes délivrés « carolent » joyeusement autour d'un grand arbre dénudé, richement décoré d'étoffes de soie (R. M., § 189-191). Serait-ce un arbre de Noël<sup>59</sup> ? Serions-nous le 24 décembre, date du solstice d'hiver ? La fête anniversaire de la mort du géant serait-elle venue remplacer une bien plus ancienne fête en l'honneur de la renaissance du *Sol Invictus* ?

Quoiqu'il en soit, un fait est sûr : la régularité des attaques suggère des périodes où, plus qu'à d'autres, la Montagne est dangereuse. Où elle gronde, en colère, précipitant en avalanche sur les hommes troncs d'arbres déracinés et rochers. Les hommes lui paient alors un lourd tribut - ou plutôt le paient à ses fils, les géants (ceux de la version de base ne sont armés que de pierres et de massues). L'écrivain qui se dissimule derrière le pseudonyme d'*Helis de Borron* semble bien la connaître, elle et ses caprices (et peut-être certaines légendes qui y sont rattachées). Dommage que nous ne sachions rien de lui.

---

<sup>55</sup> Cette plaine est « toujours couverte de neige en hiver » (R. L., § 202, note 1).

<sup>56</sup> *L'ours. Histoire d'un roi déchu*, Paris, Le Seuil, 2007, coll. « La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », p. 149-152 (pour l'origine de la Chandeleur). Comme par hasard, le géant qui veut détrôner le roi Uterpandragon se nomme *Brun* (R. L., § 18). Or c'est là le nom traditionnel de l'ours.

<sup>57</sup> *L'ours*, éd. cit. *sup.*., p. 23-43 (pour le culte de l'ours et les vifs débats auxquels il continue de donner lieu chez les préhistoriens).

<sup>58</sup> Voir sa *Mythologie française*, Paris, Payot, 1998 (éd. revue et corrigée de celle de 1948), chap. III, « Gargan, Aspect occidental du Dieu solaire », p. 75-128.

<sup>59</sup> Venue du nord, la coutume de l'arbre de Noël se répand au XVI<sup>e</sup> siècle sous l'influence protestante. Elle est attestée en Alsace dès 1521 et plus tôt encore en Lettonie, à Riga où, en 1510, on se livre (comme ici) à des danses autour d'un arbre décoré. Mais on pense qu'il existait des festivités de ce genre bien avant.

La version du ms. 358 est tout autre. Pour elle, les géants sont les fils du diable.

## 2. Des démons (ms. 358)

Projetant le lecteur en un « Ailleurs » et un « Autrefois » fabuleux (comme dirait F. Dubost), bien plus loin que ne l'avaient fait Geoffroy de Monmouth et Wace, elle commence à l'époque de *Theseus* et d'*Hercules*.

### *L'origine des géants*

En ces temps-là vivait en « Sirie » un roi païen et polygame nommé « Diodicias » qui, de sa première épouse, eut quatorze filles. Le moment venu, il les maria. L'aînée et la plus belle, *Albine*, prit mal la chose. Elle incita ses sœurs à se révolter contre le joug conjugal, les exhortant à suivre l'exemple des « Amasoïnes » : « Ypolitte », « Menalippe », la « royne Orthia » (mère de la « royne Panthasilee »), avec lesquelles « Hercules » et « Theseus » mêmes avaient dû composer. Qu'elles tuent leurs maris ! Ces premiers meurtres donneraient le signal de la révolte généralisée des dames, le projet d'*Albine* étant d'exterminer tous les vieillards et de garder en réserve (au double sens du terme, puisqu'ils seraient confinés à part) les « jouvenceaulx ».

Le plan s'exécuta. Lors d'un festin, les maris, assoupis par un narcotique mélangé à des « confitures », furent tous égorgés - sauf celui de la plus jeune, qui l'épargna et avoua tout. On se saisit des criminelles, qu'on condamna non à la mort mais à l'exil (R. L., § 210). Placées sur un navire, elles finirent par arriver sur une île (alors « toute gastee et ou oncques homme n'avoit habité »), à laquelle *Albine*, sitôt débarquée, donna son nom : *Albion* (R. L., § 211). Pleine d'énergie, elle organisa et réglementa la vie commune, distribuant à chacune son lopin de terre, les obligeant à veiller sur un feu qui ne devait pas s'éteindre, sous peine d'une « pugnition moult merveilleuse ». Bien reposées, bien nourries, elles ne tardèrent pas à reprendre des forces. Le désir de concupiscence charnelle s'alluma alors en elles (d'autant plus tyrannique que, sur l'île, il n'y avait pas de « jouvenceaulx »). Alors le « deable vint en Albion [...], si habita en ycelles malvaises et perverses femmes, de quoy elles conchuprent et puis enfanterent geans grans et horribles, masles et femelles, que depuis multiplierent en grant nombre ; si pourprindrent la terre une grant espace de temps jusques a la venue de Bructus » (R. L., § 211).

Prise dans ses grandes lignes, l'histoire n'est pas neuve. Elle procède d'un texte latin, le *De origine gigantium*, lui-même (probablement) tiré d'un écrit apocryphe, *Le Livre d'Enoch*, lequel à son tour s'inspire de la Genèse, laquelle explique l'apparition des géants par l'union des *Nephilim* (« les fils de Dieu ») et des « filles des hommes<sup>60</sup> ». Celui qui l'incorpore à *Guiron* n'est ni le premier ni le seul à l'employer<sup>61</sup>. Mais il lui donne une coloration bien plus antique que biblique (*Albine* et ses sœurs ont pour modèle de société celle des Amazones, leur crime les apparente aux Danaïdes et leur culte du feu - pas leur chasteté ! -, aux Vestales<sup>62</sup>), la réécrit avec beaucoup de verve et d'humour et l'insère dans un ensemble faisant sens.

---

<sup>60</sup> « Lorsque les hommes eurent commencé à se multiplier sur la face de la terre, et que des filles leur furent nées, les fils de Dieu virent que les filles des hommes étaient belles, et ils en prirent pour femmes parmi toutes celles qu'ils choisirent. [...] Les géants étaient sur la terre en ces temps-là, après que les fils de Dieu furent venus vers les filles des hommes et qu'elles leur eurent donné des enfants : ce furent ces héros qui furent fameux dans l'Antiquité » (Genèse VI, 1-4).

<sup>61</sup> Voir l'analyse faite par Francis Dubost du poème *Des Grantz Geants* (*op. cit. sup.*, t. I, chap. 19, p. 606-607). Ce texte a été édité par Georgine Elizabeth Brereton (*Des Grantz Geanz. An Anglo-Norman Poem*, Oxford, 1937, B. Blackwell for the Society for the study of mediaeval languages, coll. « Medium Aevum Monographs », II), et traduit par Danielle Régner-Bohler (*Le Cœur mangé. Récits érotiques et courtois. XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles*, « Les Grands Géants », Paris, 1979, Stock, coll. « Stock + Moyen Âge »).

<sup>62</sup> L'auteur s'est peut-être aussi souvenu du massacre perpétré par les femmes de Lemnos, dans le *Roman de Thèbes* (1150), lui-même inspiré de la *Thébaïde* de Stace, dont il constitue un épisode très important.

### ***Les deux peuplements de la Grande-Bretagne***

L'histoire d'*Albine* est suivie d'un résumé de la colonisation de l'Angleterre par Brutus (d'après l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth et le *Brut* de Wace), les deux récits se répondant en miroir.

D'après le ms. 358, la Grande-Bretagne aurait ainsi connu deux vagues de peuplement. La première féminine et mauvaise, la seconde masculine et bonne. À chaque fois, il s'agissait d'exilé[e]s pour meurtre, venu[e]s en bateau. Mais alors que, pour *Albine* et ses sœurs, c'était un crime prémédité et froidement exécuté, pour Brutus (coupable de parricide), ce n'était qu'un accident : « il occist son pere par meschief » (R. L., § 212, note 1). Chaque groupe était dirigé par un chef que guidait un dieu (*Neptunus* pour *Albine*, Diane pour Brutus), qui a pris symboliquement possession de l'île en la nommant d'après son nom : *Albine-Albion*, *Brutus-Bretagne*. Les géants, issus du premier et mauvais peuplement, sont des créatures totalement néfastes, vouées à l'extermination. Le ms. enchaîne alors sur une version de *Guiron* en accord avec ces prémices.

### ***Les Géants du ms. 338 : des monstres absolus***

Ce sont des démons, contre lesquels, nous l'avons vu, l'assistance divine est requise. Ce sont aussi des bêtes : « Fribault bruit comme ung tor » (R. L., § 216). Ils semblent encore plus grands et plus gros que les autres. Lancelot en traite plaisamment deux de « grans clochiers » (R. L., § 270<sup>63</sup>). Les macabres trophées prélevés sur eux donnent la mesure de leur monstruosité. Il faut quatre coups d'épée à Guiron pour couper une tête (R. L., § 205, note 1<sup>64</sup>). Reste ensuite à la transporter, ce qui n'est pas simple : celle d'un autre géant, tué par Galehout le Brun, est si lourde qu'« ung bon cheval a assez a faire de la porter » (R. L. § 222).

Le ms. 358 explique la présence de géants en Angleterre et leur nature rebelle : issus de l'union de femmes révoltées contre leurs *seigneurs* avec des anges révoltés contre le Seigneur, mauvais sang ne saurait mentir ! Mais le gigantisme des héros et son continuel déclin n'y trouvent pas de justification. Le ms. British Museum Additional 36673 (ou *L 3*), en apporte une, au moyen d'un récit aux accents, parfois, curieusement modernes.

### **3. Des hommes primitifs (ms. *L 3*<sup>65</sup>)**

Il fait débiter l'histoire à la mort de « Bruthus », détache de sa descendance un fils, « Alben », lequel en engendre à son tour trois autres, dont le plus jeune, « Albrun », se signale dès son adolescence par son tempérament aventureux. Il se lance dans l'exploration des régions inconnues et vient en aide à ses frères, qui se sont installés en Écosse où, immédiatement, ils se sont heurtés aux géants<sup>66</sup> :

Le tiers, qui Albrun fu appelé, ne vout onques soy arrester a faire villes ne chasteaulx, mais acquerir chevalerie, et tant fist par sa prouesse que sa renommee courut pres et loing. En Escosse avoit une partie ou les Jayans se estoient retraictz, qui mout desvoyables estoit, et n'y habitoient que bestes sauvages et gens sans nulle pitié, et aussi ne leur chailloit, fust d'homme ou de beste, de quoy que ce fust quant fain avoient, ains sailloient et prenoient tout ce qu'ilz trouvoient, fust hommes, fust femmes ou de ce qui estoit, a leur plaisir.  
(A. M., f° 3 v°).

---

<sup>63</sup> Non sans invraisemblance, puisque ces géants-là sont arrivés à se faire passer pour des chevaliers errants.

<sup>64</sup> Record battu par le ms. de Rome (qui présente avec le ms. 358 de nombreux points de concordance) : des héros s'y mettent à cinq pour trancher le chef d'un autre [R. L., § 247].

<sup>65</sup> Ce manuscrit est poétiquement intitulé, dans l'incipit : *Livre de Missire Guiron le Courtois du Boys Verdoyant* (A. M., f°2 r°).

<sup>66</sup> Dans le livre de R. Lathuillière, l'épisode mythologique du *L 3* est résumé aux § 256-257, p. 482-484.

### *Un peuple de l'âge de pierre*

Les géants de ce manuscrit ont vraiment un côté « hommes des cavernes ». Mais ce ne sont pas ces hommes préhistoriques de cauchemar qu'a étudiés F. Dubost<sup>67</sup> (même si les tout premiers pratiquaient le cannibalisme, si besoin était, comme le montre la citation ci-dessus). Ce sont juste des hommes très grands, très forts, mais accusant un terrible retard de civilisation sur les nouveaux venus (un peu comme le Néandertalien d'Europe face à l'*homo sapiens* arrivant d'Afrique). On les dirait bloqués (du fait de leur insularité, peut-être ?) non à l'âge du fer, mais à l'âge de pierre. Ils ne savent ni extraire les métaux, ni cuire la viande, ni faire du pain, ni construire de maisons, ni tisser de vêtements.

Mais ils aiment leur terre, et n'entendent pas la céder aux nouveaux venus.

### *Le temps des guerres*

Tout commença donc par la guerre, ruineuse pour tous, mais surtout pour les géants, en raison de l'infériorité de leur armement. Au terme des six ans qu'elle dura, *Albrun* avait perdu la moitié de ses chevaliers. *Galbon*, récemment promu « sire de tous les jayans du pays » (car avant ils n'avaient « ni roy ni aultre qui les gouvernast<sup>68</sup> ») [A. M., f° 3 v°], les deux tiers de ses hommes. C'est alors que se produisit un événement qui allait changer le cours de l'Histoire.

Parcourant le champ de bataille le lendemain d'un combat horrible (un vrai carnage !), *Albrun* y découvrit une toute jeune géante, d'une grande beauté, mais grièvement blessée. Il la fit transporter dans son camp, soigner, et tomba amoureux d'elle :

L'endemain, quant le jour apparut, Albrun regarda tout a l'entour de la tour. Si vit la place si plaine de mors, et de jeunes, et de vieulx, et d'hommes, et de femmes, que merveilles estoit. Si descendirent aval la tour, luy et ly sien, pour gecter en voye<sup>69</sup> ceulx (= se débarrasser de ceux) qui mortz n'estoient. Ainsi le firent : tant en getterent que las estoient. Quant vint environ l'heure de midy et qu'ilz cherchoient - le plus en y avoit -, ilz virent aupres d'ung busson une jeune fille, la plus belle rien que ilz eussent jamais veue. Elle avoit les deux cuisses perrees d'ung dart, si ne se povoit bouger. Elle estoit grande a merveilles de son aage et fourmee que mieux ne falloit<sup>70</sup> querre. Quant ilz la veirent ainsi, si en orent pitié et la prindrent et la porterent a la tour. Si la fist Albruns garir au mieux qu'il pot. Et tant parcrut, et tant fut belle que c'estoit merveilles// [f° 4 r°] a la regarder. Elle estoit moult grant, comme celle qui estoit geande. Et quant elle fut en aage de porter enfans, Albrun dist que il la vouloit avoir a femme.

(A. M., f° 3 v°, et f° 4 r°).

De leur côté, les géants firent un prisonnier : *Rogier Galbon*, de tous les géants non seulement « le greigneur mais le plus saige », lui ayant demandé « comment ils porroient avoir paix entr'eulx », Rogier lui parla de l'amour d'*Albrun* pour la jeune géante. Une entrevue fut ménagée, par l'entremise de *Rogier* (trop heureux de retourner pour un temps chez les hommes, le régime ordinaire des géants, fait de chair crue et de fruits, ne lui réussissant pas<sup>71</sup>!) À

---

<sup>67</sup> Ce qu'il exprime en une belle formule : « image dilatée, menaçante et malsaine de l'aïeul archaïque et obscurément renié » (*op. cit. sup.*, chap. 19, p. 569).

<sup>68</sup> Ce qui prouve que les géants ont déjà commencé à évoluer tout seuls. Ils n'en sont plus au stade de l'anarchie.

<sup>69</sup> L'expression réapparaît plus loin, après que Galhault a décapité le géant Fortin : « Et Galhault le tient de si pres qu'il luy faict voler l'espee hors des poings. Puy le hurte vers le vis de toute sa force, tant qu'il luy fait voller son escu, puy le saisist et luy delasse et rompt et oste son heulme de la teste, et luy dit qu'il est mort s'il ne se tient pour oultré. Et Fortin respont que myeux ayme mourir, et Galhault lieve l'espee, sy luy coppe le chief, et puy le gecte en voye » (f° 17 r° ; A. M.)

<sup>70</sup> Faillit. Nous corrigeons.

<sup>71</sup> « Et d'autre part ne luy donnoient a manger que chair creue et fruit. Il n'avoit pas acoustumé d'estre peü de telle viande, sy luy en estoit moult a de (*sic*) mal ». L'une des deux prépositions est de trop. Nous proposons la correction « moult a mal » (f° 4 r°, A. M.)

l'émerveillement général, la jeune géante se révéla n'être autre que *Vages*, la propre fille de *Galbon*, qui la croyait morte. Grâce à elle, les relations entre hommes et géants allaient entrer dans une deuxième phase : celle des échanges et du métissage.

### ***Le temps des échanges et du métissage***

D'abord, la paix fut faite, *Albrun* n'y ayant mis d'autre condition que la reconnaissance par les géants de sa suzeraineté. Invité par *Galbon* à visiter son « manoir » (une ample caverne dans une haute « roche »), il se rendit chez lui, admira tout, même son trésor, pourtant constitué des « richesses qu'ils avoient prises et tollues a mains chevaliers long temps avoit » (!) [A. M., f° 4 v°] Reconnu seigneur lige de *Galbon*, au terme d'une curieuse cérémonie à la mode des géants, *Albrun* leur fit rattraper leur retard culturel :

Ainsi s'acointa il d'eulx et gaigna leurs cuers en telle maniere que tous firent tant qu'ilz vesquirent en paix. Il leur donna maniere de vivre entr'eux et de menger chair cuite et de faire pain et d'autres vesteüres qu'ilz ne portoient, et de faire armes defensables et maisons et couvertures (= toitures), comme a la façon de lors l'en usoit.

(A. M., f° 4 v°)

Enfin, l'alliance fut scellée par un mariage. *Albrun* épousa *Vages*, donnant ainsi naissance à la première génération métissée. Leur fils aîné, *Brun*, un garçon « moult beau et bien condicionnés, mie si grant que les jayans, mais plus grant que n'estoit son [pere] », poursuivit et amplifia son œuvre après sa mort, en rendant obligatoires les mariages mixtes (A. M., f° 5 r°). La population s'accrut. On vit même des géants, désormais parents et alliés des hommes, combattre à leurs côtés, parfois contre d'autres hommes. D'abord dans une rigoureuse parité (200 chevaliers pour 200 géants), puis (soit que le nombre des purs géants ait décréu, soit que l'espèce humaine, agrandie, n'en ait plus eu besoin d'autant), avec moins de géants que d'hommes (500 géants pour 2000 chevaliers).

Voilà donc éclaircis le gigantisme des premiers *Bruns*, ancêtres de Guiron, et la diminution continuelle de la taille de leurs descendants : de génération en génération, le sang gigantesque se sera dilué<sup>72</sup>. Mais d'où vient qu'il existe encore des géants hostiles ?

### ***Irréductibles derniers géants***

L'auteur y a pensé. Il explique que l'alliance entre hommes et géants ne fit pas que des heureux, tant dans un camp que dans l'autre. Puis, à l'intérieur même du peuple métissé, se produisit un schisme, la révélation du christianisme ayant creusé un profond fossé entre tenants du Dieu nouveau et ceux de l'ancien : « Bouquans, ung feu qui habite en une roche sur ung grant pilier de marbre » (probablement *Volcan* ou *Vulcain* : une divinité sur mesure pour des géants<sup>73</sup>) [A. M., f° 8 r°]. Enfin, au cours de leurs incursions dans les parties les plus sauvages de l'île, notamment le *Val des geans*, les *Bruns* rencontrèrent d'autres géants, plus en avance que leurs propres aïeux (puisqu'ils savaient bâtir et forger), mais bien plus hargneux. La Vallée fut conquise et *Malant* (*Maulant*), leur roi, tué de la main d'*Hector le Brun*, fils de *Brun* premier du nom. Mais, par malheur, quinze irréductibles géants, avec femmes et enfants (dont le cruel *Mauduit*<sup>74</sup>, fils de *Maulant*), « saillirent environ la mynuit par une faulse posterne » du château où ils étaient assiégés, et se réfugièrent « parmy les montaignes » (A. M., f° 13 r°).

---

<sup>72</sup> L'idée d'un métissage entre hommes et géants est peut-être venue à l'auteur à cause des curieuses ressemblances onomastiques que présentent, dès la première version, les uns et les autres. Un terrible géant qu'affronte Uterpandragon s'y nomme *Brun* (R. L. § 18). Tel est aussi le nom de la lignée de Guiron : les *Bruns*. Le surnom « de la Montagne », lui aussi, se rencontre à la fois chez les géants et chez les hommes.

<sup>73</sup> Comme le suggèrent tant les particularités de ce dieu que la phonétique. Dans la chanson de *Maugis d'Aigremont* (début XIII<sup>e</sup>), Maugis et le lutin *Espiët* vont d'ailleurs voler le cheval *Baiart* sur une île au nom très proche : *Bocan*, identifiée à l'une des îles Lipari : *Vulcano*.

<sup>74</sup> Ce malfaisant géant sévit dans le *Lancelot* en prose.

Et l'auteur de conclure sa chronique gigantesque, en l'insérant adroitement dans la continuité arthurienne :

Et ceulx qui d'eulx descendirent firent de grans maulx et de malles adventures, com en ce livre pourrés veoir de Maistre Gastier Moan, de maistre Helye de Borron et de Messire Luces qui fist la grant hystore du Greal ou chascun pot veoir apertement les choses qui en celluy temps advindrent.

(A. M., f<sup>o</sup> 13 v<sup>o</sup>).

\*\*\*

Dans l'esprit du premier auteur de *Guiron*, les géants avaient une fonction clairement comique. Les auteurs suivants ont surenchéri, leur inventant des noms de plus en plus cocasses, des portraits de plus en plus risibles, des combats de plus en plus farfelus, des fraternités en nombre croissant. Ils ont aussi réintroduit des traits traditionnels. Avec eux reviennent les géants monstrueux, violeurs, gloutons, parricides. Et apparaissent les géantes.

Ces géants avaient aussi une dimension poétique : ils participaient d'une mythologie de la Montagne, apportant une réponse à l'énigme que constituait, depuis Geoffroy de Monmouth, leur présence immémoriale sur le sol anglais. Qu'ils l'aient compris ou non, les auteurs des ms. 358 et L 3 ont eu à cœur de fournir leur propre explication. L'un réemploie avec humour une vieille fable, l'autre fait œuvre de préhistorien et d'anthropologue (facétieux) avant la lettre, en imaginant la rencontre entre hommes et géants comme une confrontation, d'abord douloureuse, puis fructueuse, entre deux civilisations. Il explique le curieux rapetissement de la taille des héros, qui les rapprochait des géants, par la dilution progressive du sang gigantesque coulant effectivement dans leurs veines.

L'auteur de la version de base se contente de montrer ce racornissement à l'œuvre, sans se donner la peine d'en expliquer la cause, tant elle est évidente : si taille et vaillance, dans *Guiron* indissociables, diminuent, c'est que telle est la morne loi du monde. Tout décroît, tout est plus petit et moins beau que jadis ! Radotage de *laudator temporis acti*, dont il s'amuse, et dont il nous invite à rire, en le plaçant dans la bouche de ces ancêtres de Don Quichotte que sont les chevaliers centenaires, tout en nous amenant à nous poser une question.

Si ce processus de rapetissement ne peut être enrayé, jusqu'où ira-t-il ? Probablement jusqu'à la monstruosité inverse. Cela semble d'ailleurs avoir déjà commencé.

Alors que les géants sont là depuis les commencements, on ne sait ni quand ni comment les nains et les « petits chevaliers » sont apparus. Au temps de Fébus et des *Brunns*, on dirait qu'il n'y en a pas. Pourtant, dès l'époque d'Uterpandragon, ils grouillent. D'une force aussi dérisoire que leur taille, ce ne sont pas des adversaires pour les héros mais ils leur empoisonnent la vie, les « encomrent<sup>75</sup> », vivent à leurs crochets, en parasites, détournant à leur profit les lois de la chevalerie ou les singeant de façon grotesque. Or ils sont peut-être issus de la même race qu'eux. Pour l'un d'entre eux au moins, c'est dit : *Guivrez li Petiz* est le « parent » du Morholt.

On mesure la malice de l'auteur : les géants, c'est du passé. Le nain, c'est l'avenir. Une manière sarcastique de dire à ses contemporains tout le bien qu'il pense d'eux.

---

<sup>75</sup> L'expression est de l'auteur, qui l'emploie fréquemment.